the Formation of French Architectural Language in the Late Sixteenth Century: The Triumphal Arch as Commonplace,” takes up the interesting parallel between commonplace books as a training device for young writers and the codices which came to function as architectural commonplace books for students of architecture. Neither conveyed the strict grammatical rules of their respective forms, but both conveyed the rhetoric that employed such rules, thus imparting an artistic quality to their respective discourses. Pauwels illustrates his point by discussing the writings of Philibert De L’Orme, and by considering the triumphal arch and the square as applications of the architectural commonplace.

The last two essays bring us to the British Isles and to two cultures whose grasp of Renaissance style was more distinct than most. Drawing on her masterful command of the life and work of Inigo Jones, Christy Anderson explores the relationship of Jacobean neo-classicism as created by Jones to the neo-classical poetry of the same era, and with it the work of Jones in architecture and of his friend George Chapman in poetry. She sees their work as producing stylistic and intellectual watersheds in both fields, and thus in English high culture itself. Finally, we have Deborah Howard’s important piece on “Languages and Architecture in Scotland, 1500–1600,” valuable in its own right, and also because it adds to one of the less explored architectural traditions of this era. Howard very usefully examines the dialogue in Renaissance Scotland between native elements of architecture and neo-classical elements imported from abroad. In addition, she makes the important distinction between architectural language and architectural style, arguing that while Scotland may have recognized diverse contemporary architectural languages from abroad, its native climate and culture provided a constant and necessary consideration in determining style. The point resonates nicely with Alina Payne’s observation about rules and exceptions in national cultural traditions.

Given the virtually infinite possibilities for exploring the relations between architecture and language in the broad period at hand, it is too much to expect that any volume devoted to that task will produce an entirely cohesive result. This collection is no exception. But these essays do represent some of the most interesting work being conducted in this area at the present time; the volume very usefully ignores traditional disciplinary boundaries, and its contributors seem without exception to be at the cutting edge of their fields.

ROBERT TITTLER, *Concordia University*

Alain Legros. *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*. Paris, Klincksieck, 2000. P. 421.

Alain Legros, qui a récemment beaucoup contribué par ses articles à la connaissance de l’écriture de Montaigne, publie ici, *mutatis mutandis*, sa thèse d’État de 1997. À la limite, on peut aborder ce magnifique ouvrage d’érudition et de réflexion un peu à la manière d’un excellent roman policier. Un acte a été commis ;

l'auteur nous présentera les témoignages plus ou moins oculaires, parfois contradictoires, sur (les causes et, surtout, les effets de) cet acte : de minutieuses descriptions du « corps du délit », ainsi que son analyse de détective érudit au cours de laquelle les entités retenues se transformeront subtilement en autant de preuves. Et, enfin, sa conclusion : le scénario le plus probable.

En premier lieu, l'entente des témoins nous fournit un panorama, sans doute exhaustif, des écrits de voyageurs ayant visité le château de Montaigne et consigné au minimum un mot sur la « librairie », corpus de textes de nature fort hétéroclite — allant de la « carte postale » et petit mot sur le pittoresque ou l'émotion ressentie, à la description attentive, résultant de séjours plus prolongés. La souche la plus prometteuse sera celle fondée sur les observations de l'abbé de Prunis et de Latapie, qui inspirera l'œuvre magistrale : celle de Galy et Lapeyre. Ses leçons, toutefois, ne seront consignées que dans une plaquette tirée à très peu d'exemplaires, récit de leur visite au château de Montaigne. Il faudra donc attendre l'édition encyclopédique réalisée sous la direction du docteur Armaingaud avant que le public des « montanistes » puisse profiter du sérieux de leurs longues observations rapprochées. S'étant munis d'une échelle — preuve pour Legros d'une nouvelle façon de voir, étape dans une évolution épistémologique —, ils consignent des découvertes étonnantes : les caractères sont peints et non gravés comme l'avaient affirmé leurs prédécesseurs, et révélation de palimpsestes, de couches d'inscriptions différentes perçues sur une même solive délavée par la pluie. Tout aussi important, Galy et Lapeyre auraient souligné l'apport de l'ordre dans lequel on lit des sentences, ordre construit par le déplacement du (point de vue du) lecteur — et en premier lieu de Montaigne — dans la « librairie ». Cet ordre aurait alors imposé le constat que les jugements bibliques sur la « vanitas » annulaient toute affirmation de connaissance.

Toujours dans le but de comprendre les circonstances dans lesquelles on a peint les sentences de la « librairie », A. Legros résume alors les propos des ouvrages contemporains, qui traitent moins de la matérialité des inscriptions que de leurs échos dans les *Essais*. En gros, il en déduit qu'on leur attribue un « statut intermédiaire » entre le texte et le document bibliographique — liés aux deux tantôt par la prudence (M. Butor), la numérologie (D. Martin), la maxime (J. O'Brien), la fonction spéculaire de la « librairie » (G. Demerson), ou l'architectonique du corps (S. Atanassov) —, semblable en cela à la citation montaignienne qui, au cours des deux dernières décennies du XX^e siècle, a connu une exégèse nombreuse.

Suit alors un « état des lieux » de la tour, de la « librairie » et du « cabinet ». Legros, longtemps et efficacement *in situ*, constate que la « restauration », datant de 1971, bien que censée rendre plus lisibles les inscriptions de surface, a parfois trahi les textes grecs. Or ces erreurs, tout comme les points médians qui encadrent les références bibliques, facilitent le repérage et la validation (de solives porteuses) de palimpsestes et lui permettent d'en dénombrer au moins vingt, dont dix inédites. Legros note que les inscriptions ne respectent pas la même orientation dans l'espace, signe d'une disposition volontaire (p. 116). Par ailleurs, ses déplacements dans la pièce lui révèlent des poutres portant des sentences peintes « de biais »

semblant former des « passerelles *obliques* », matérialisation du parcours emprunté par le « lecteur suffisant » des *Essais* (p. 117). Enfin, Legros déduit de ses très nombreux déplacements à travers les inscriptions une disposition plutôt aléatoire, qui répondrait aux exigences d'une lecture « enquerrante, non résolutive » (en note p. 118), tout en instaurant une certaine mise en scène, une sorte de « dialogue » entre les sentences elles-mêmes et entre celles-ci et les autres motifs décoratifs ornant cet étage de la tour (p. 118). De ses inscriptions, n'a survécu en entier — probablement restaurée — que la déclaration solennelle d'entrée en *otium* de 1571.

Legros rappelle que les sentences constituaient, à l'époque, une forme de décoration répandue dans les bonnes maisons se piquant de lettres (répondant, ainsi, aux souhaits exprimés par Léo dans les *Colloques* d'Érasme), comme celle de Thomas Platter présentée dans le *Journal de voyage*. Le chercheur, citant la description (et annexant des photographies) de Maria Luisa Madonna, rapproche aussi la bibliothèque des Bénédictins de San Giovanni Evangelista de la « librairie », constructions contemporaines. Il constate qu'elles ont en commun, soit en partie soit en entier, de nombreuses sentences sur la vanité — mais, bien sûr, aucune des formules pyrrhoniennes chères à Montaigne. Bien qu'attestées dans les œuvres de l'abbé de Prunis et de quelques autres visiteurs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, ni les sentences inscrites sur la tranche des tablettes des rayons (dont une frise votive peinte en l'honneur d'Étienne de La Boétie, qui aurait trôné sur la dernière d'entre elles) ou sur le plafond entre les solives, ni les décorations du « cabinet » ne s'offrent au regard de l'érudit, averti par ses prédécesseurs. Il doit se résoudre à les ranger au chapitre des « pertes et profits » tout en retenant les descriptions de tableaux pour fins de « dialogue » (p. 241). Legros laisse entendre, d'ailleurs, qu'à en croire l'inventaire de Galy et Lapeyre (1861), il n'en restait déjà guère de traces dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

La nature même des sentences : lapidaire, portative, autonome, lieu d'autorité et de conscience vive se prêterait à leur usage ornemental et argumentatif dans les *Essais* (p. 190) Quant aux sources et à la distribution des inscriptions entre les deux couches, Legros attribue la provenance de la plupart des sentences grecques (14) du plan inférieur à une édition de la *Corne d'Amalthée* de Stobée. Il ajoute, alors, que la plupart des sentences profanes paraissent peintes dans la « librairie » comme sur les pages d'anthologies anciennes rendues disponibles — dont, bien sûr, les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus dans l'édition en latin, avec annotations, d'Henri Estienne (1562) — et des doxographies comme les *Adages* d'Érasme.

Comme Lapeyre et Galy l'avaient déjà noté, la plupart des sentences religieuses sur les solives proviennent de l'*Écclésiaste* et de saint Paul, sources principales de ces citations dans les *Essais*, comme l'avait constaté P. Villey. Surtout, Legros semble mettre fin aux spéculations à propos de l'utilisation de ces références pour donner le change (voir les héritiers de Michel Butor). Grâce à un travail d'enquête exceptionnel, il nous révèle que « la moitié présente un nombre variable de ressemblances textuelles parfois troublantes avec une paraphrase de la *Concio Salomonis Ecclesiastae* » réalisée par Jan Van Kampen, publiée à la suite d'une traduction dite

« ex veritate Hebraica » des Psaumes, d'abord à Paris en 1532, puis très souvent, tant chez Sébastien Gryphe à Lyon qu'à Paris (p. 202-203). Legros appelle cependant à la prudence étant donné l'aversion, paradoxale, pour les traductions des Écritures Saintes affichée par Montaigne dans les *Essais*. En somme, les deux grands pôles de la philosophie moraliste se succèdent : la félicité sur terre ; la vanité du savoir et de toutes réalisations humaines ; à laquelle s'ajouterait « la transcendance du divin », sans pour autant qu'il y règne une quelconque hiérarchie, mais plutôt une « polyphonie dont on ne saurait trop souligner l'harmonie » (p. 214).

Suit une analyse double : depuis les solives et les poutres de la « librairie » vers chaque état des *Essais*, et depuis les *Essais* vers la « librairie ». La description la plus détaillée de la tour et de la « librairie » est un ajout manuscrit au chapitre « Des trois commerces ». Pour Legros, ce passage indiquerait une évolution en trois étapes : la thésaurisation, la dépense, puis l'équilibre, d'une part, de son regard sur la pièce et ses multiples fonctions ; de l'autre, « Des trois commerces », ainsi que des habitudes de vie qui y correspondent (p. 221). La tour, la « librairie » et ses sentences constitueraient ainsi un décor mythique pour la création des *Essais* comme pour celle de la vie recluse, mythe que Legros résume dans une formule lapidaire : « pas d'*Essais* sans clocher » (p. 225). Legros s'attelle à répondre aux sceptiques qui doutent de l'implication de Montaigne dans la peinture des sentences en démontrant que ces inscriptions sont antérieures à la publication des *Essais* (mais postérieures à la mort de son père). Par exemple, la couche inférieure d'un palimpseste aurait subi une épuration dans l'édition de 1580 qui répondrait à une critique érudite de cette sentence par Henri Estienne (dans son *Thesaurus Linguae Graecae* de 1572) que Montaigne connaissait (p. 229). L'ordre de la lecture de certaines sentences sur les solives correspond à celui de leur présentation dans les *Essais*. Autre précision, à l'exception d'une édition manuscrite sur l'Édition de Bordeaux, « toutes les sentences communes à la 'librairie' et au livre figurent dans l'édition des *Essais* de 1580 ». Par ailleurs, la concentration des sentences dans « quelques pages » de l'« Apologie » incite Legros à y voir la transcription de sentences que Montaigne « avait devant les yeux » (p. 230). Il classe et analyse les sentences reproduites soit intégralement (ils trouvent les deux mêmes erreurs de transcription du grec de Stobée sur une solive et dans les *Essais* [p. 229]), soit en traduction exacte ou paraphrasée, d'abord, puis celles intégrées comme intertexte, et précise que la couche antérieure comportait des textes d'origine alors que la couche supérieure et les *Essais* de 1580 contiennent des traductions, pour avancer la conclusion que les deux couches ont été peintes « alors que l'édition de 1580 était en chantier » (p. 238).

Au dernier chapitre, faute de « preuves matérielles et témoins incontestables » (p. 251), Legros précise sa vision de la solution au mystère des inscriptions. Le plafond de la « librairie » aurait servi de « laboratoire » où le scepticisme et la foi pouvaient se confronter. Au vu des passages où Montaigne se penche sur la peinture et les peintres, il paraît tout aussi évident au chercheur que Montaigne a observé un artiste peintre au travail ; toutefois la conscience de son

rang l'aurait empêché de « faire [lui-même] le peintre » (p. 247). Plus généralement, les *Essais* seraient nés à la fois de la déception face à un *otium* et de tentatives d'en tenir le « registre » (p. 243).

La Conclusion est aussi « Invitation » à une déambulation parmi les inscriptions donnant lieu à quarante-cinq trajectoires de lectures qui, toutes, sans exception, reprendraient le terme de la vanité. Ainsi conclut-il que les *Essais* seraient nés « entre mort et vie, amitié sublime et humeur volage, 'librairie' et 'cabinet'. Entre l'amour des mots et la certitude de leur essentielle inanité » (p. 262). Suit l'édition critique de chaque inscription (ou, pour les poutres, de chaque groupe), dont Legros nous précise le protocole avec la minutie pédagogique qui caractérisait la première partie du livre : la sentence, son texte et les indications de toute reconstitution incertaine ; sa traduction en vue de reproduire sa fonction, sa valeur au plafond ; ses fortunes depuis sa découverte jusqu'à Lapeyre et Galy ; son signalement, ce que Legros a pu effectivement en voir (texte, mot[s] ou caractères isolés), la comparaison de sa graphie originale et des restaurations éventuelles ; ses sources « avérées, probables ou possibles » (p. 275) ; des rapprochements de sens ou de style avec d'autres sentences de la « librairie » ; sa traduction ainsi que Montaigne la présente, le cas échéant, dans les *Essais* ; des rapprochements par le sens avec d'autres phrases dans les *Essais* ; *cum commento*.

La verve pédagogique d'Alain Legros permet aux lecteurs d'oublier la sécheresse du propos et de fort nombreux inventaires très minutieux. Nous retiendrons, tout particulièrement, son insistance sur la nécessité d'une lecture polyphonique, donc, sans réduction à une voix dominatrice : ni celle de la « vanité » des études et des opinions, ni celle du scepticisme. Sa démarche fait preuve d'un éclectisme qui va de pair avec la volonté d'exhaustivité présente dans les inventaires. Depuis une utilisation toute « meschonnicienne » du travail de la signifiante dans le texte (p. 225), jusqu'à la psychanalyse (des rapports liant Montaigne et La Boétie), tout peut/doit servir d'instrument de fouilles dans cette praxis archéologique presque obsessionnelle (il s'agit bien ici d'une thèse !) s'exerçant sur un objet forcément aussi hétéroclite que la multiplicité des perspectives dans lesquelles le chercheur effectue sa lecture. Cette tentative de saisie par l'encerclement (encyclopédique) suscite, donc, une accumulation de détails précis tant dans le texte et dans l'édition critique, que dans les annexes. Bien que nous puissions discuter du bien-fondé de tel commentaire ou de telle conclusion, l'abondance des informations maintes fois contrôlées et validées feront, sans doute, de cet ouvrage un usuel incontournable pour la communauté des « montanistes ».

MICHEL LIDDLE, *Université d'Ottawa*